

DESCRIPTION ABREGEE

De l'Etat présent de la

CAROLINE
MERIDIONALE,

NOUVELLE EDITION,

Avec des

ECLAIRCISSEMENTS,

les

ACTES

des

CONCESSIONS

Faites à ce sujet à l'Auteur, tant pour luy que pour
ceux qui voudront prendre parti avec luy.

Et enfin une

INSTRUCTION

qui contient les

Conditions, sous lesquelles on pourra l'accompagner.

A NEUFCHATEL.

Se vend chez le Sr. Jacob Boyve à Neufchatel;
Et chez le Sr. Secrétaire Du Bois à St. Sulp.

DESCRIPTION ABREGEE

De l'Etat présent de la

CAROLINE

MERIDIONALE

NOUVELLE EDITION

Avec des

ECLAIRCISSEMENTS

les

ACTES

des

CONCESSIONS

Faites à ce sujet à l'Amour, tant pour lui que pour
ceux qui voudront prendre part avec lui.

Et enfin une

INSTRUCTION

qui contient les

Conditions, sous lesquelles on pourra l'accomplir.

A NEUCHÂTEL

6459

Se vend chez le Sr. Jacob
Et chez le Sr. Séverin
à Neuchâtel.



ZR 326

DESCRIPTION

*Abrégée de l'Etat présent de la Caroline Méridionale; Faite
à Charlestown au Mois de Septembre 1731.*

EN attendant que quelqu'un donne au public une ample Relation du bon & vaste Pais de la Caroline, on se contentera de dire icy en peu de mots, que le Roy de la Grande Bretagne l'ayant acquis depuis environ trois Ans, de quelques Seigneurs qui en étoient les seuls Propriétaires, Sa Majesté n'a rien négligé depuis, pour y faire fleurir l'Agriculture, le Commerce & la Navigation. Elle nomma d'abord Monsieur le Colonel Johnson pour en être le Gouverneur; & l'on peut dire qu'Elle a choisi en sa Personne, l'un des plus dignes sujets que la Province eût pû désirer, n'étant pas moins estimable par sa prudence que par sa justice, sa douceur & son honnêteté envers tout le monde. Il reçût à son départ pour la Caroline, divers ordres & plusieurs instructions; mais en particulier, il fut chargé d'y faire marquer incessamment des places d'une situation avantageuse, pour y bâtir onze Villes, savoir 2. Sur la Rivière Alatomaha, 2. Sur la Rivière Savana, 1. Vers la source de la Rivière Poupon, 2. A la Rivière Santée, 1. A la Rivière de Watry, 1. A la Rivière Black, 1. A la Rivière Wacomace, & 1. A la Rivière Pédée.

Le district de chacune de ces Villes doit contenir un terrain de vingt mille Arpens [a] en forme quarée, aboutissant à la Rivière, & divisé en portions de cinquante Arpens, pour chaque homme, femme ou enfant d'une Famille; on pourra les augmenter à mesure que les planteurs seront en état de cultiver un plus grand terrain, & chacun d'eux aura une portion égale des meilleures & des moindres terres, comme aussi le même droit sur la Rivière.

(a) l'Arpent contient 40 perches en longueur, sur 4. de largeur, & la perche, est de 16 pieds & demi.

(b) trois
milles d'An
gleterre
font une
bonne lieue
de France.

„ Chaque Ville sera érigée en Paroisse, qui s'étendra sur tout
„ le terrain des environs à six Milles [b] au tour de la Ville,
„ du même côté de la Rivière ; & aussi tôt qu'une Paroisse con-
„ tiendra cent Pères de Famille, elle pourra envoyer deux Mem-
„ bres à l'Assemblée du Parlement, & jouir des mêmes privilèges,
„ que les autres Paroisses de la Province.

„ Le terrain de chaque Ville sera marqué promptement, & il
„ appartiendra en commun à tous les habitans de la dite Ville,
„ jusqu'à ce qu'il leur soit distribué par portion particulière à chacun
„ d'eux. Il n'y a que trois cents Arpens de terre joignant la Ville
„ qui seront communs pour toujours, sans être chargés d'aucune
„ cense foncière. Personne ne pourra s'emparer par de d'an-
„ ciens Oâtrois, d'aucun terrain, qu'à une distance de six Milles
„ au de là de chaque Ville.

(c) un
Chelin
d'Angleterre
vaut envi-
ron sept
batz argent
de Suisse.

„ Les Censes foncières seront de quatre [c] Chelings par
„ an, pour chaque cent Arpens, excepté que pendant les dix
„ premières Années, les terres seront entièrement franches, &
„ tous ceux qui s'établiront dans les dites Villes jouiront des
„ mêmes avantages.

„ En outre sa Majesté accorde à chaque domestique Euro-
„ péen, soit homme, soit femme, cinquante Arpens de terre,
„ francs de Cense foncière pendant dix ans, lesquels leur seront
„ distribués apres avoir servi leur Maître pendant le terme con-
„ venu.

C'est en consequence de ces instructions, qu'il a été per-
mis à Monsieur Parry, d'aller choisir sur les bords de la Rivière
Savanna, un terrain convenable pour y fonder la Ville de *Par-
rysbourg*. L'ayant trouvé tel qu'il le desiroit, le Gouvernement
[d] luy en fit expedier un acte sous le grand Sceau de la Pro-
vince, en date du premier Septembre 1731 ; & fit en même tems,
publier dans tout le Pais, une defense à toutes sortes de person-
nes, d'aller s'établir sur ledit terrain, qu'on nomme déjà par avan-
ce, le quartier des Suisses.

(d) le gou-
vernement
composé du
Gouverneur
& de douze
Conseillers
serme aussi
la Cambre
Haute.

afin

Afin de faciliter tant mieux l'exécution de cette entreprise, l'Assemblée [e] accorda aussi audit Monsieur Purry, quatre Cents Livres Sterling, & des vivres suffisans pour l'entretien de trois cents personnes pendant une année, pourvu que ce soient tous d'honnêtes gens, de nation Suisse Protestante, & qu'ils viennent en Caroline, dans l'espace de deux années.

(e) l'Assemblée nommée autrement la Chambre basse est composée de quarante députés des différentes Paroisses de la Province.

La Rivière SAVANNA est la plus belle de toutes celles de la Caroline, d'une très bonne Eau, & remplie d'excellens poissons. Elle est à peu près de la largeur du Rhin, & l'on y a déjà fait construire deux Forts, dont l'un, nommé Pallachoclas, est à cent Milles de son embouchure, & l'autre nommé Savanna Toun, en est éloigné d'environ trois cents milles. Quoy qu'il n'y ait pour l'ordinaire qu'une vingtaine d'hommes en garnison dans le premier de ces Forts, & une quarantaine dans l'autre, cependant les Indiens n'ont jamais osé les attaquer durant les guerres que les Anglois ont eues avec eux.

La Ville de PURRISBOURG sera située à trente milles de la Mer, & à sept milles, ou environ, au dessus des Marées les plus hautes : Le terrain de sa dépendance forme une charmante plaine, & il est presque par tout très bon ; s'il y a quelques endroits qui ne soient pas propres à une certaine production, ils le seront parfaitement pour d'autres. C'est un quartier, qu'on nommoit cy devant le grand Ymasée, & c'est aussi (de l'aveu de tous les habitans de la Province) le meilleur endroit de la Caroline, quoy qu'il n'ait été occupé jusqu'à présent que par les Indiens, d'où ils furent chassés par les Anglois, il y a déjà plusieurs années, sans qu'ils aient été assez hardis ou assez entreprenans pour y revenir. Toutes sortes d'arbres & de plantes y réussissent à souhait ; La Vigne, le Froment, l'Orge, l'Avoine, les Pois, les Fèves, le Chanvre, le Lin, le Cotton, le Tabac, l'Indigo, les Olives, les Orangers & les Citronniers, comme aussi les Mûriers Blancs pour nourrir des vers à soye, tout cela y viendra très bien ; Mais c'est principalement un terrain fertile en gras paturages, & très propre à y nourrir une infinité de Esclaves.

Les TERRES n'y seront pas difficiles à défricher, à cause qu'il n'y a ni pierres ni broussailles, mais seulement de gros arbres peu ferrés ; de sorte que dans une Semaine, on y défricherait plus

de terrain qu'on ne pourroit faire en Suisse dans l'espace d'un mois. L'usage du Pais est, qu'après avoir coupé ces gros bois, on laisse les troncs dans leur place, pendant quatre ou cinq Années, pour les faire pourrir, & ensuite on peut les déraciner facilement, afin de bonifier le terrain.

Il est très certain que le Pais de la Caroline en général est excellent, & qu'on ne peut dire le contraire, sans faire tort à la vérité, quoy que le terrain soit sablonneux; Mais c'est un Sable plein de sels & de nitres, qui font produire avec abondance, comme on le voit en divers endroits de l'Europe. Il faut bien que cela soit ainsi en Caroline, puis qu'un grand nombre de Plantations, qu'on cultive sans cesse, depuis près de soixante ans, & qu'on laboure très mal, produisent néanmoins toujours abondamment, sans être engraisées par le moindre fumier; & car on n'y en met jamais. Le laboureur ne fait simplement qu'égratigner la superficie de la terre, & ensuite tout ce qu'il y plante & tout ce qu'il y sème, croît & réussit parfaitement. Ceux qui entendent tant soit peu l'agriculture seront obligés de convenir, que si l'on ne cultivoit pas mieux les terres en Europe, & qu'on en tirât toujours, sans y jamais rien mettre, elles ne produiroient enfin plus rien du tout; Desorte qu'un homme qui auroit un terrain en Caroline, & qui voudroit seulement travailler deux ou trois heures par jour, pourroit y vivre fort à son aise; tant il est vrai que le Pais est très bon; Au moins n'y voit on jamais de pauvres ni de mendiants.

Mais ce qui démontre encore mieux, & d'une manière incontestable, l'excellence du Pais; ce sont les progrès des premières Colonies, leur aggrandissement subit, les richesses des habitans d'aujourd'huy, le grand nombre de dépenses publiques, auxquelles ils ont pourvû, le gros Commerce qui s'y fait à présent, & enfin les malheurs & les pertes qu'ils ont entièrement réparées. Pour bien comprendre toutes ces choses, il n'y a qu'à faire les observations suivantes.

1. Qu'il n'y avoit encore personne en Caroline, il y a environ soixante ans, & que les Anglois ne commencèrent à y envoyer du monde qu'en l'Année 1670.
2. Qu'ils eurent d'abord de fâcheux commencemens, qu'ils furent affligés de maladies, & même de la peste, qui diminueoit tous les jours le nombre de leurs gens.

3. Qu'il

3. Qu'il se forma entr'eux des divisions cruelles & qui les déchiroient sans cesse. 4. Qu'ils ont toujours eû un très mauvais gouvernement, pendant que les Seigneurs Propriétaires avoient la souveraineté du Pais, étant presque sans ordre, sans justice, & sans discipline. 5. Que dans un certain tems, les Corfaires leur empêchoient leur commerce & avoient interrompu leur Navigation. 6. Qu'ils ont eû souvent de grandes sécheresses qui enlevoient toute leur récolte. 7. Qu'un terrible Incendie consuma presque entièrement la Ville de Charlestown. 8. Qu'ils ont fait de très grosses dépenses en Fortifications, en Batimens publics, Eglises &c. 9. Qu'ils ont soutenu de longues guerres avec les François, les Espagnols & en particulier avec les Indiens, qui, une fois se réunirent tous, pour détruire cette Province. 10. Et qu'enfin, malgré toutes ces traverses, les gens de la Caroline ne laissent pas d'être aujourd'huy tous riches, tant en Esclaves, qu'en meubles, en habits, en argenterie, bijouterie, & autres marchandises; mais sur tout en Bestiaux.

Cependant la plupart des premiers venus, étoient très pauvres & misérables, n'ayant quoy que ce soit en y arrivant, plusieurs de ceux même qui sont aujourd'huy les plus notables parmi eux, n'y sont venus qu'en qualité de domestiques. Il n'y a que ceux qui se sont livrés à la débauche, ou à leurs passions, qui n'y soient pas riches: Mais ceux cy ne prouvent rien, au lieu que les autres par leur grande prospérité démontrent d'une manière invincible la bonté du Pais qu'ils habitent.

Le COMMERCE de la Caroline est aujourd'huy si considérable, qu'il n'y a guères d'années, qu'il n'en parte plus de deux cents Navires chargés de marchandises du crû du Pais, outre trois Navires de guerre qu'il y a ordinairement pour la sureté du Négoce; & même pendant l'hyver dernier il y en a toujours eu cinq, dont le moindre avoit passé cent hommes d'équipage; On trouve suivant les déclarations faites au Bureau de la Marine depuis le mois de Mars 1730. jusqu'en Mars 1731. qu'il est sorti du Port de Charlestown pendant cet intervalle; deux cents & sept Vaisseaux, la plupart faisant voile pour l'Angleterre, & portant entr'autres choses, 41957. Barils de Ris, du poids d'environ 500. livres le Baril, 10754. Barils de Bray, 2063. Barils de Gouderon, 1159. Barils de Térébentine, 300. Caisses de peaux

de Cerfs, contenant huit à neuf cents peaux chacune, sans parler d'une grande quantité de Blé Indien, de Pois, de Fèves, & d'autres légumes; de Bœuf, de Porc, & autres chairs salées; de Poutres, de Planches & autres Bois de construction, la plupart de bois de Cèdre, de Cypres, de Sassafras, de Chêne, de Noyer & de Pin. Outre cela on fait un Négoce avec les Indiens, qui est très considérable; Car ce sont eux, de qui l'on tire cette grande quantité de Peaux de Cerfs, de Daims, de Chevreuils, & d'autres Bêtes sauvages; Et en échange on ne leur donne que du Plomb, de la Poudre, quelques Draps grossiers, du Vermillon, de la quincaillerie & d'autres marchandises sur lesquelles on fait un très-gros profit.

Le grand nombre d'ESCLAVES fait une autre partie des Richesses de la Province; Il y a plus de quarante mille Nègres, qui valent l'un dans l'autre, tout au moins, cent Escublancs chacun.

Il y d'ailleurs cinq à six Cents maisons dans la Ville de CHARLESTOUN, dont la plupart sont de grand prix. Il y aussi cinq Eglises, une pour les Anglicans, une pour les Presbyteriens, une pour les Anabaptistes, une pour les Trembleurs, & une pour les François. Si l'on parcourt la Campagne, on verra dans la plupart des Plantations, de magnifiques Batimens, ou de beaux Châteaux, & un nombre infini de toutes sortes de Bestiaux. Si l'on demande ce qui a produit tout cela? *Ce n'est que le bon terrain de la Caroline.*

Il y a bien de l'apparence, que cette prospérité ira toujours en augmentant, & que moiennant la Bénédiction du Ciel, cette Province fera dans peu d'années, la plus florissante Colonie de toute l'Amérique, non seulement à cause que le Roy prend à cœur l'accroissement de ce nouveau Pays, mais aussi parce que le monde y aborde de toutes parts. Sa Majesté vient d'y envoyer encore soixante & quatorze pièces de gros Canon, avec des Boulets, de la Poudre &c. Et Monsieur le Gouverneur Johnson doit partir de Charlestown dans quinze jours, pour aller marquer le terrain sur lequel on doit construire deux bons FORTS, l'un à Port Royal, & l'autre sur la Rivière Alatomaha, entre lesquels se trouve la Rivière Savanna. Les gens du Palatinat, ceux des

des Barbades, de la nouvelle York, de la nouvelle Angleterre, & de divers autres lieux, vendent tout ce qu'ils ont chez eux, pour venir en Caroline; Et c'est ce qui fait qu'à cinquante Milles aux environs de Charlestown, les terres y ont déjà renchéri de trois Capitaux depuis quatre à cinq ans; Desorte qu'une Plantation qui se donnoit cy devant pour deux cents pièces [f] en vaut aujourd'huy sept à huit cents; d'où il s'ensuit & est fort probable, que dans peu d'années, il en fera de même aux environs de PURRISBOURG. Ce qu'il y a au moins de très vrai, c'est que la même quantité du terrain de Charlestown, qu'on pouvoit acheter pour un Ecu, il y a une quarantaine d'années, ne se donneroit pas présentement pour deux cents livres Sterlins, ni même pour trois cents dans les endroits qui sont favorablement situés pour le commerce.

(f) Une pièce de la Caroline fait environ vingt batz Argent de Suisse.

Les bons Règlements qui se font tous les jours, pour rétablir l'ordre & l'administration de la justice, ne manqueront pas de mettre le Païs en réputation, & d'y attirer encore beaucoup de monde. Il y manque sur tout des GENS DE METIER; le petit nombre de ceux qui y sont, fait que toutes sortes d'ouvrages y sont très chers, & que les tailleurs d'habits, les cordonniers, les forgerons &c. y font bien leurs affaires. Un charpentier habile dans sa profession n'est point honteux de demander trente Chelings [g] par jour, outre sa nourriture. La journée ordinaire d'un ouvrier est de vingt Chelings, moyennant qu'il sache l'Anglois, sans quoy il ne sauroit se faire entendre, ni être utile comme d'autres; Et lors qu'un ouvrier ne gagne que dix Chelings, faisant dix batz, il luy semble qu'il travaille pour rien, quoy qu'avec cela il soit encore nourri.

(g) Un Cheling de la Caroline fait environ un batz Argent de Suisse.

La plupart des souliers viennent d'Angleterre, & se vendent ordinairement quarante cinq Chelings la paire. Ce n'est pas qu'il n'y ait assés de Cuirs dans le Païs, & à bon marché, puis que le plus beau Cuir de Boeuf s'y donne pour vingt Chelings; Ce n'est pas non plus faute de moyens de les apprêter, car on y fait d'excellente chaux avec des Ecailles d'Huitres, & les Ecorces de Chêne y sont en si grande abondance, qu'elles ne coûtent que la peine de les ramasser; Mais c'est que l'on y manque de bons Tanneurs, & qu'il n'y a pas suffisamment de Cordonniers.

Il en est à peu près de même des Chamoiseurs; puis qu'il n'y a point d'année qu'on n'envoie en Angleterre, plus de deux cent

cents mille peaux, tant de Biches, que de Cerfs, sans être apprêtées. Toutes ces peaux se travailleroient dans le Païs, s'il y avoit des gens de cette profession, & principalement, s'ils savoient les mettre en Couleur, parce qu'on en feroit usage pour des Culottes, la peau ayant la propriété de tenir chaud en hyver & frais en Eté; Outre que la Caroline produit de l'Ocre naturelle, & qu'on pourroit tirer de la nouvelle York, ou de la nouvelle Angleterre, des huiles de poisson à très bon compte.

Il n'y a pas encore un seul Potier de terre dans toute la Province & l'on n'y a point d'autre vaisselle de terre, que celle qu'on tire d'Europe, dont il seroit très facile de se passer.

Une bonne Verrerie feroit parfaitement bien, non seulement pour la Caroline, mais aussi pour toutes les autres Colonies de l'Amérique; Car on n'y a point d'autre verre, soit pour Fenêtres soit pour autres choses, que celui qu'on tire d'Angleterre; Il y a cependant une espèce de sable qui seroit très propre pour cela; comme aussi du bois & de la fougère en abondance; Mais en ceci, de même qu'en beaucoup d'autres choses, l'on y manque de bons Ouvriers & de gens convenables dans leurs professions.

La VIGNE y vient si naturellement, que les bois sont presque par tout remplis de vignes sauvages, portant cinq à six sortes de raisins; cependant faute de Vignerons & de gens qui entendent la culture de la vigne, on n'y boit presque pas d'autres vins, que ceux de Madère, qui sont à la vérité à bon marché; car une bouteille d'excellent Vin, ne revenoit l'hyver dernier, qu'à deux Chelings, à ceux qui l'achetoient par Barique. Il y a quelque chose de si singulier à l'égard de ces vins de Madère, qu'on ne peut s'empêcher de le dire icy en passant; c'est que le chaud les conserve, & que la fraîcheur les corrompt: Car en Europe, on est obligé de mettre les vins dans des Caves fraîches, creusées profondément, pour les conserver; il faut au contraire tenir ceux là dans les Magazins les plus chauds, sans quoy ils se gâtent entièrement. Lors qu'on s'aperçoit qu'ils s'aigrissent, on les expose aux plus grandes ardeurs du Soleil pour les rétablir; desorte qu'il faut faire positivement pour les conserver, ce que l'on feroit ailleurs pour avoir du vinaigre. Voilà une chose qui paroît être le plus grand Paradoxe du monde, cependant rien n'est plus vrai; & cette vérité se justifie encore dans la

la maison du Colonel Bleek, qui a fait construire un grand Caveau sur son four, uniquement pour y conserver ses vins pendant toute l'année.

Le BÉTAIL de la Caroline est toujours fort gras pendant l'Été; mais il devient très maigre en hyver, parce qu'il ne trouve presque rien à manger, & qu'il n'a point de Couvert dans cette mauvaise saison, pour se mettre à l'abri des pluies froides, des gelées, & de la neige qui luy tombe sur le dos, & qui dure quelque fois trois ou quatre jours; il n'y a que les bêtes destinées à la Boucherie, qu'on entretient assez mal avec des patates, de la paille, & du grain; Mais elles couchent toujours en plain champ; car on peut assurer, qu'il n'y a pas une seule Ecurie dans tout le Pays, ni pour Bœufs ni pour Vaches; & lors qu'on représente aux Planteurs, que s'ils faisoient construire des Ecuries, pour y loger leur Bétail pendant l'hyver, il se porteroit toujours bien, & qu'ils en retire-roient un double profit: *Ho! Ho! s'écrient ils, il en faudroit bien des Ecuries; nous avons trop d'autres choses à faire pour penser à celle là.* Cependant, comme l'hyver dernier a été fort rude, la Province a perdu plus de dix mille bêtes à cornes, qui sont mortes de faim, de froid & de misère; malgré cela, les gens ne veulent pas changer de conduite; parce que la science de gouverner le Bétail ne leur est point connue, & qu'ils ne savent pas seulement faucher de l'herbe pour avoir du foin, quoy qu'il n'y eût rien de si facile au monde, que de s'en procurer abondamment. Leur ignorance à cet égard est extrême, & c'est ce qui fait aussi que le beurre y est toujours cher; il s'est vendu sept Chelings & demy la livre pendant l'hyver dernier, & il valoit à Charlestown dans les mois de Janvier & de Février, jusqu'à douze Chelings; enfin, rien ne seroit plus aisé à des gens entendus dans l'Oeconomie champêtre, que de s'enrichir en Caroline dans très peu de tems. Les Bestiaux y sont en si grand nombre, qu'un particulier a fait marquer au Printems dernier, jusqu'à douze cents Veaux, qu'il laisse courir dans les Bois, avec ses autres Bestiaux; personne ne les garde, & on n'en prend d'autre soin, que de les ramasser vers le soir pour les faire coucher dans un parc, aux environs du logis. De tems à autre on en fait de grandes boucheries, pour envoyer des chairs salées dans diverses autres Colonies, dont le terrain ne produit pas

beaucoup de paturages ; comme sont , les Isles Antilles & généralement toutes celles de la Zone Torride.

Les CHEVAUX y sont très communs & les meilleurs du monde. Il y en a une si grande quantité, qu'on ne voit jamais guère personne aller à pied dans les grands Chemins ; si ce n'est les Nègres ; encore sont ils le plus souvent à Cheval. Lorsqu'un Tailleur, un Cordonnier, ou un homme de quelqu'autre profession, est obligé d'aller seulement à une lieue de sa demeure, ce seroit quelque chose de fort extraordinaire, si on luy voyoit faire ce chemin là à pied.

Le Païs est pareillement rempli d'une fourmillère de COCHONS, qui se multiplient à l'infini, & qu'on entretient avec très peu de chose ; parce qu'ils trouvent presque toute l'année, tant par le moyen du Gland, dont il y a de cinq ou six sortes, que par le moyen des Noix, Noisettes, Chatagnes, Herbes, Racines &c. dequoy se rassasier dans les Bois ; & que pour peu qu'on leur donne au logis, ils sont toujours en bon état ; après quoy l'on en fait aussi de grosses salaisons, qui s'envoient dans les Isles Barbades, St. Christophle, Jamaïque &c. dont on tire encore de grosses sommes, soit en argent, soit en retour de quelques bonnes marchandises.

De tous les animaux qu'on élève dans le Pays, il n'y en a certainement point, dont l'entretien soit moins à charge, que celui des BREBIS & des MOUTONS ; car on ne leur donne rien dans la maison, pendant toute l'année ; ils ne subsistent que de ce qu'ils peuvent trouver dans les champs ; cependant ils ne laissent pas de se bien porter, & de produire leurs Agneaux fort régulièrement ; Il y en a même d'une certaine espèce, dont la Laine est si fine, qu'on peut dire qu'elle ne cède en rien aux meilleures laines d'Espagne.

Le LIN & le COTTON y viennent admirablement bien, & le CHANVRE y croit jusqu'à 13. ou 14. pieds de hauteur ; mais comme peu de gens savent l'accommoder, on n'y en cultive presque point, & d'ailleurs ils manquent de fumier, lequel est pourtant très nécessaire, parce qu'il n'y a guères de plante qui épuise autant la terre que le Chanvre ; c'est cependant l'un des Articles sur lequel il y auroit le plus à profiter, à cause que le Parlement d'An-

(h) le Ton-
neau de
marchandi-
se est du
poids de
2900 livres.

d'Angleterre donne un tant par Tonneau [b] pour tous les Chanvres qui viennent des Plantations Angloises de l'Amérique, afin de les animer à la culture de cette plante, & qu'en tems de guerre, on puisse se passer de ceux de Moscovie & de Pologne, dont on fait usage pour la Marine; outre cet encouragement, qui doit encore durer une trentaine d'années, on épargne aussi quelques droits d'entrée, & cela joint ensemble, produit un avantage d'environ le quarante pour cent, sur tous les Chanvres étrangers.

Pour peu qu'on laboure les terres; LE RIS & le BLED INDIEN rendent au moins, cent pour un; & ils rendroient encore beaucoup plus, si les terres étoient mieux cultivées. La facilité qu'on a à se procurer une abondance de grains, fait que les planteurs ont & peuvent avoir en tout tems, une Basse Cour remplie de Poules, de Chapons, de Cocqs d'Inde, d'Oyes & de Canards, de même qu'un bon Pigeonnier, sans faire aucune dépense. Il y a d'ailleurs du Gibier en quantité, & de toute espèce; mais sur tout des Cocqs d'Inde sauvages, qui pèsent jusqu'à trente livres, & que ceux qui aiment la Chasse peuvent se procurer facilement. Avec le *Blé Indien* on fait aussi d'assez bon pain; car il est beaucoup plus beau & meilleur qu'en Suisse, & qu'en aucun autre endroit de l'Europe, où on le nomme ordinairement *Blé de Turquie*.

Mais le grand article sur lequel on peut certainement s'enrichir & faire fortune, sans beaucoup de travail ni de dépense, c'est celui de planter une quantité suffisante de Meuriers Blancs pour nourrir des VERS A SOYE; Car il n'y a peut être pas de Pais au monde, où ces arbres là réussissent mieux, ni où la Soye soit plus belle qu'en Caroline. Ils croissent même si fort & en si peu de tems qu'on n'ose presque pas le dire. Le Capitaine Scot en a un sur le derrière de sa maison à Port Royal, qui n'a tout au plus que sept à huit ans, duquel la Tige, sans exagération, a passé cinq grands pieds de tour. On auroit encore peine à le croire; si cela ne se confirmoit par d'autres Meuriers Blancs de quatre à cinq ans, que divers autres particuliers de Port Royal, de Westmesaa, de Goussrick & ailleurs, ont dans leurs Plantations, & dont les tiges, ont bien près d'un pied de diamètre; Mais comme chacun s'attache à la culture du Ris, du Bray & du Gouderon principalement, on n'en fait presque aucun usage; cependant ceux qui

ont été en Provence & en Languedoc savent , que la dépouille d'un Meurier Blanc , c'est - à - dire , la feuille d'un Eté , s'y vend pour l'ordinaire un Ecu , ou quatre Livres , & quelquefois même jusqu'à deux Ecus , quoy que la soye de ces deux Provinces ne soit que très médiocre ; d'ou l'on peut aisément conjecturer quelles Richesses la Caroline produiroit , si cette affaire étoit bien gouvernée. Tous les autres arbres y croissent aussi à proportion , & beaucoup plus vite qu'en Europe ; Mais particulièrement le Pêcher , car à la troisième année , il est pour l'ordinaire chargé de fruits , & à la quatrième Année , c'est déjà un arbre fort gros.

Quelqu'un dira peut être , que le Pais étant fiévreux & mal sain , tous les avantages qu'on y pourroit trouver d'ailleurs , ne sauroient dédommager de la perte de la santé , & des maladies qu'on y souffre ; outre qu'on y est tourmenté de diverses sortes d'Insectes , & sur tout de ces gros Serpens à sonnette , qui font qu'à chaque moment ; l'on est en danger de perdre la vie.

On répond à cela ; que si les gens y sont MALADES , c'est le plus souvent par un effet de le mauvaise conduite , & parce qu'ils ne savent pas se ménager , suivant les Pais où ils se trouvent ; car il est très vrai que ceux qui agissent avec de bonnes précautions , & qui vivent sagement , s'y portent aussi bien qu'ils pourroient faire ailleurs. Mais pour entendre cecy , il faut savoir , que les terres incultes de la Caroline , de même que celles des autres Provinces de son voisinage , qui vont jusques beaucoup au de là du Canada , étant par tout couvertes de gros arbres de Pins , qui sont déjà très froids de leur nature : quand les vapeurs , qu'ils ont arrêtées & retenues , viennent à se répandre par quelque vent du Septentrion , on y sent des froidures presque aussi vives que si c'étoit en Europe ; desorte que dans un seul jour , on y éprouve des changemens d'air très considérables. Voilà donc proprement , outre les débâches qu'on y fait de Ponche , ou de ces vins de Madère , qui sont très violens , & des fruits mal meurs qu'on y mange , la véritable Source de beaucoup de Maladies qui y règnent ; car les gens sensuels , qui n'ont pas la force de se rien refuser , lors qu'un jour chaud est succédé vers le soir d'une grande fraîcheur , la sentent & la savourent avec un plaisir inexprimable ,

sans

sans se mettre beaucoup en peine de ce qu'il en pourroit arriver ; & lors que ce plaisir là est suivi de Rhumatismes , de Fièvres ou de quelque autre maladie , ils ne manquent presque jamais de se répandre en malédictions contre le Pais , en luy attribuant tout le sujet de leurs maux , plutôt que d'avouer ingenuement , que c'est une suite de leur imprudence , ou de leurs excès : Où bien disent les nouveaux venus , très mal à propos , dès la première maladie qu'ils attrapent , *c'est un tribut qu'il faut payer au Climat.* Mais ceux qui auront soin de se tenir toujours la poitrine au chaud , d'éviter les grandes transpirations d'air , de se bien couvrir la nuit , sur tout en Eté , & qui au reste se comporteront comme il faut , y jouiront certainement d'une santé aussi parfaite , qu'en aucun autre endroit de la Terre.

Il n'y a guère d'INSECTES en Caroline , dont on puisse raisonnablement se plaindre , que des Cousins , qu'on nomme des *Muskites* ; encore n'y en a-t-il presque que dans les endroits bas & marécageux , ou bien , près des Rivières ; & lors qu'une maison en est infectée , on y remédie facilement , en ouvrant les fenêtres au coucher du Soleil , & en les fermant un peu avant que le Crépuscule soit tout à-fait clos , les Mouskites ne manquant jamais pour lors de vider la chambre ; & pour plus grande sûreté , on fait encore des tours de lit , d'une fine gaze , qui les empêche d'approcher.

On convient qu'il y a des gens en Europe , & sur tout en Angleterre , qui tremblent effectivement , au seul nom du SERPENT à SONNETTE , s'imaginant que le Pays de la Caroline en est si plein , qu'on ne sauroit aller dans les Bois , sans y être en danger de la vie . Mais c'est une erreur aussi mal fondée , que la plupart des autres bruits défavantageux qu'on a fait courir à l'égard du Climat de ce nouveau monde , il est sûr du moins qu'on ne voit guère ce serpent ; & lors qu'on le rencontre , il ne fait aucun mal , si on ne l'irrite & qu'on ne le provoque à se défendre : d'ailleurs il ne manque jamais de vous avertir par le bruit qu'il fait avec sa sonnette , & qu'on peut entendre à une distance raisonnable . On dit aussi que le venin de ce serpent est mortel , & qu'il tue en deux minutes , si on n'y remédie pas d'abord par quelques Antidotes ; mais ces remèdes sont si connus , qu'il n'y a personne du Pais qui les ignore ; quoy qu'à la vérité , on n'ait jamais guère occasion de les mettre en usage . Lors que Monsieur Purry fut avec

la petite troupe, choisir un terrain sur les Bords de la Rivière Savanna, on leur disoit avant leur départ de Charlestown, qu'ils avoient tout à craindre de ces serpens à sonnette, que le Pais en étoit rempli, & qu'ils devoient bien être sur leurs gardes à cet égard; cependant il n'y en virent pas un seul, non plus que des autres sortes, pendant une quinzaine de jours qu'ils coururent les Boïs de ce quartier là, quoy que ce fût au cœur de l'Été, & dans le tems que tous les serpens sont hors de leurs cachettes. Il est si rare que quelqu'un ait été mordu de ce Serpent là, non plus que des autres espèces de serpens, qui sont de beaucoup plus communs, qu'on seroit fort en peine de trouver une seule personne dans toute la Caroline, à qui ce malheur soit arrivé. Il y a aussi quelques Crocodiles dans les Rivières, qu'on ne craint pas plus, que si c'étoit des poissons, puis qu'on n'a pas ouï dire que jamais ils aient fait aucun mal à qui que ce soit.

Surquoy ceux qui auroient quelque envie de s'y aller établir, doivent encore faire trois ou quatre Observations très importantes.

La première, que la Caroline Méridionale est non seulement située dans le véritable degré de la chaleur, de la fertilité, & de la température d'air, qui est, aux environs du 33. degré de latitude, ainsi que sont la Barbarie, l'Isle de Candie, la Syrie, la Perse, le Mogolistan, la Chine, & généralement tous les meilleurs Pays de l'Univers; mais que même Elle est le seul Pays de tous ceux que les Anglois possèdent, soit en Amérique, soit ailleurs, qui soit situé dans ce degré là; & qu'il y a tout lieu de croire, si l'occasion se présente encore aujourd'huy, d'y avoir des terres pour rien, que cet avantage là ne sera pas d'une fort longue durée; mais qu'au moins très certainement, ceux qui viendront les premiers, auront toujours à bon compte, le Choix des terres, aussi bien que la proximité de la Mer & des Rivières, par dessus ceux qui pourroient y aller dans la suite.

La seconde, que par le moyen des Laines, du Cotton, du Lin & du Chanvre, on pourroit se procurer tout le Linge nécessaire, comme aussi de belles & bonnes Etoffes, pour s'habiller, sans être réduit à la nécessité, (ainsi que la plupart des Planteurs y sont réduits aujourd'huy), d'en aller acheter aux boutiques fort chèrement: Ce que seroit déjà un article très considérable. Et pour ce

ce qui est des Vivres , on doit présumer qu'ils ne manqueront pas dans un Païs qui abonde si fort en toutes choses ; hormis qu'il n'arrivât de certains accidens , que la prudence humaine ne sauroit prévoir. On seroit du moins comme assuré , que ce ne sera pas la grêle , qui en privera les habitans ; car jamais on n'y a vu de grêle , ni même ouï dire qu'il y en ait eu , au moins pour gâter les biens de la terre.

La troisième , que la Caroline étant de toutes les Provinces contiguës , que les Anglois possèdent dans la terre ferme de l'Amérique Septentrionale , depuis le 29. jusqu'au 49. degré de Latitude , non seulement la plus grande & la plus abondante en denrées , & en productions , mais aussi la plus méridionale , & la plus prochaine des Barbades , de la Jamaïque , & de toutes les Isles Antilles , qui ont besoin de Chairs salées , de Pain , de Vin , de Fruits , de Légumes , & de plusieurs autres denrées ; on ne doit pas hésiter un moment , de la préférer à toutes les autres Colonies qui la suivent du côté du Septentrion. Mais sans parler des grands avantages qui en peuvent revenir à ses habitans , tant par la fertilité de son terrain , que par la douceur du Climat ; sa situation pour le commerce , jointe à l'abondance des choses qu'elle possède , attireront & arrêteront en tout tems les Navires dans ses Ports ; lesquels y trouvant à bon prix & bien conditionné , tout ce que les autres Provinces plus reculées peuvent avoir , iront difficilement à l'emplette ailleurs ; & s'ils y vont , ce ne sera que lors qu'il n'y aura plus rien à vendre en Caroline.

Enfin la quatrième , & la plus intéressante de toutes ; C'est qu'il y a une entière liberté de Commerce & de Conscience pour tous ceux qui y vont , sans que pour cela , il en coûte rien à qui que ce soit. La justice y est aujourd'hui parfaitement bien administrée pour tout le monde. Chacun peut dire que ce qu'il possède légitimement , luy appartient en toute propriété. On ne paie ni Dixmes , ni Impôts , ni Tailles , ni Capitation , ni aucune de toutes ces charges , qui affligent & qui rendent malheureux tant d'autres Peuples. En un mot , on y jouit de toutes les Loix , Libertés & Franchises , dont on jouit en Angleterre. C'est la Chambre Basse , qui est en possession des deniers de la Province , & qui impose les Taxes nécessaires pour subvenir aux dépenses publiques , sous l'approbation néanmoins de la Chambre Haute & sous celle de sa Ma-

esté, représentée par le Gouverneur. Et lors que l'une des deux Chambres veut faire passer un acte, surquoy que ce puisse être, après en avoir examiné & débattu toutes les clauses, Elle le fait mettre au net, & l'envoie à l'autre Chambre pour avoir son consentement. Mais cet acte, ou plutôt ce projet d'acte, ne reçoit encore pour lors, que le nom de Bill, c'est-à-dire proprement, d'acte proposé. Or si ce Bill est approuvé par la Chambre où il a été porté, il est ensuite présenté au Gouverneur, qui peut, ou l'admettre, ou le rejeter; & ce n'est que du moment que le Gouverneur y a donné son consentement, qu'il prend forme de Loy, & qu'il en a toute la force. Mais si l'une des deux Chambres, ou le Gouverneur, le rejette, il retombe dans le néant, tout comme s'il n'en avoit jamais été parlé. Rien ne prouve donc mieux, que l'essence du gouvernement de la Caroline, aussi bien que de celui d'Angleterre, ne consiste que dans l'union entre le Roy & le Peuple, puis qu'ils ne forment entr'eux, qu'un seul & même Corps; dont Sa Majesté est toujours le Chef; d'où l'on peut conclure & dire hardiment, que la Nation Angloise est le Peuple le plus libre, le plus privilégié, & le plus heureux en même tems, qui soit aujourd'huy dans le monde.

Nous soussignés attestons, que tout ce qui est contenu dans cette Relation abrégée de la Caroline Méridionale, est la pure vérité; ayant vu d'ailleurs de nos propres yeux, la plupart des choses dont elle fait mention. A Charlestown le 23. de Septembre 1731.

JEAN PIERRE PURRY, de Neufchatel.

JAQUES RICHARD, de Genève.

ABRAHAM MEURON, de St. Sulpy au Comté dud. Neufchatel.

HENRY REYMOND dud. St. Sulpy.

AVIS AU PUBLIC.

Mondit sieur Purry étant revenu de la Caroline Méridionale, & formant le dessein d'y retourner dans peu de tems, il fait savoir à ceux qui auroient quelque envie de l'accompagner dans son voyage, qu'ils pourront le voir audit S. Sulpy; moyennant qu'ils soient pourvus de bonnes attestations de leurs Pasteurs; Ce premier Février 1732.

ECLAIR.

ECLAIRCISSEMENTS

Sur la Description précédente.

DEpuis la première Edition de nôtre Description de la Caroline, plusieurs personnes nous ayant fait à ce sujet, tant de bouche que par écrit, diverses Questions & diverses Objections; nous nous sommes crus obligés d'y répondre, en faisant faire une nouvelle édition de cet Ecrit. Nous aurions pû inferer dans le corps même de cette Description ce que nous avons à dire dans cette vie: Mais nous n'avons pas jugé qu'il fut à propos d'y rien changer; & cela entr'autres raisons, par ce que ceux, qui l'avoient signée avec nous dans le Pais même de la Caroline, n'étans pas présens, nous n'aurions pas osé y remettre leurs noms; qui cependant doivent avoir quelque poids. Nous avons donc pris le parti d'y ajouter séparément, de la part de nous deux seuls, qui nous trouvons icy, ces Eclaircissements relatifs aux Remarques & aux Questions qui nous ont été faites.

Avant que d'aller plus loin, nous prions instamment les Lecteurs de se souvenir toujours bien de ces deux choses: L'une, que nous navons jamais prétendu faire une Description entière & parfaite de la Caroline. Ce n'en est qu'une très *abrégée*: Le Titre même le porte. Dès l'entrée nous insinuons aussi que ce n'est icy qu'une espèce d'essai, *en attendant que quelqu'un fasse une relation plus étendue de ce pais là*: La nôtre n'étant destinée qu'à en donner une idée générale; ce que nous nous flattons d'avoir suffisamment rempli; & c'est dans le même Esprit que nous remettons la main à la plume. Ainsi nous n'avons pas pû tout dire: il s'en manque beaucoup. Si l'on souhaite d'en savoir d'avantage, on peut avoir recours à d'autres Livres, & en particulier au Dictionnaire de Moréri, de l'Edition de Bâle, qu'il est aujourd'hui très facile de consulter.

L'autre chose dont nous prions qu'on se souviene, & à laquelle nous souhaitons même qu'on fasse le plus d'attention; C'est que

que nous nous sommes fermement proposé de ne dire que la vérité toute nue, avec la fidélité la plus scrupuleuse; & de la dire en tout, aussi bien dans ce qui pourroit nous être contraire, que dans ce qui nous favorise. Voilà la grande règle qui nous a conduits. Si donc il semble que nous aurions dû taire des choses, qui font quelque peine, ou en étendre d'autres, qui nous feroient avantageuses, on n'en doit point chercher la raison ailleurs, que dans la Résolution que nous avons prise de nous tenir inviolablement attachés à la vérité la plus pure.

Par exemple, on s'étonnera, peut être, de ce que nous avons parlé de la Peste, des Crocodiles, des Serpens à Sonnette &c; qui peuvent effrayer & rebuter ceux qui auroient envie de venir avec nous. Mais la profession que nous faisons d'une parfaite sincérité, ne nous a pas permis de rien déguiser, ni de rien supprimer, pour montrer que nous ne voulons surprendre qui que ce soit. Outre que les observations que nous faisons sur ce sujet, suffisent, sans doute, pour dissiper la frayeur excessive & mal fondée qu'on en pourroit concevoir, & pour contenter toute Personne raisonnable, qui ne cherchera pas à s'éblouir par de frivoles prétextes, & par des vaines défaites.

La même raison nous a encore obligé, dans l'Attestation que nous avons mise à la fin, de nous servir d'une expression qui pourroit paroître trop foible: c'est celle cy, que nous avons vû de nos propres yeux, la plupart des choses dont nous faisons mention. Il est bien clair que nous ne pouvions pas avoir vû tout, chacun de nous en particulier, & pendant environ une Année que nous avons demeuré en ce pays là. La bonne foy nous empêchoit de nous énoncer autrement. Il est vrai que nous aurions dû ajouter, que le reste, ce que nous n'avions pas vû nous mêmes, nous le tenions de gens très dignes de foy: & c'est ce que nous affirmons présentement avec une entière assurance.

On voit dans plus d'un endroit de la Description, que l'on fournira des Vivres pour un An à ceux qui iront maintenant s'établir en Caroline: Mais on demande là dessus, de quoy ils se nourriront la seconde Année, puis que la première ne suffira, peut être, pas à deffricher & à semer, pour avoir des vivres après ce terme expiré.

Pour

Pour bien comprendre la grande facilité qu'on aura dès la première Année, à se procurer des vivres en Caroline, il faut savoir diverses choses ; La première, que le terrain ne sera pas difficile à défricher, parce qu'il ne s'agira que d'abattre de gros arbres, dont une partie sera employée à construire des Bâtimens, & le reste sera brûlé sur la place. La seconde, qu'il ne faut que lever le gazon, après quoy l'on en fait de petits monceaux, auxquels on ajoute un peu de bois, pour brûler les racines de l'herbe. La troisième, que l'on n'aura besoin ensuite que de labourer ledit terrain fort légèrement, & d'y semer ce que l'on voudra, pour être assuré, qu'avec la Bénédiction de Dieu, on y aura, trois mois après, une abondante moisson : Et enfin, que cette manière de défricher & de brûler les terres, est d'une expérience si générale, sur tout en Suisse, qu'elle n'est presque ignorée de qui que ce soit. Desorte que rien n'empêche qu'on ne puisse, dès la première Année, se procurer suffisamment de vivres, sans qu'il soit nécessaire d'attendre la récolte de l'année suivante : Et cela d'autant plus, que le grain de la Caroline produit au moins le cent pour un.

Une autre Question que plus d'une personne nous ont faite ; c'est, comment on pourra faire de la Chaux, n'y ayant point de pierres en Caroline ? La Relation fait connoître que ce sera avec des Ecailles d'Huytres. On insiste donc, & l'on demande, si l'on en pourra faire assez avec ces Ecailles ; si l'on trouvera assez de Caquillages sur le bord de la Mer, pour fournir la Chaux nécessaire à bâtir toute une Ville ; s'il n'y a donc aucun Caillou parmi les terres ; & enfin, comme à défaut de pierres on se sert de briques, s'il y a aux environs de Purrysbourg, de la terre propre à faire des briques, & à y établir de bonnes & abondantes Briqueteries : Car pour du Bois, on sent bien qu'on n'en manquera pas dans un País dont les Forêts son presque inépuisables.

A tout cela nous répondons, que ce n'est pas seulement en Caroline, que l'on fait de la Chaux avec des Ecailles d'Huytres, mais aussi sur les côtes Méridionales d'Afrique, & en divers autres lieux ; que deplus, il y a effectivement en Caroline assez d'Ecailles d'Huitres, pour bâtir, non seulement une Ville, mais même plusieurs Villes, s'il étoit nécessaire : Et ce qui prouve évidemment qu'Elle en produit une quantité suffisante pour cela, c'est le grand

nombre de Bâtimens qui se construisent toutes les Années à Charlestown, de même que dans tout le reste de la Province, & que nonobstant la grande consommation qui s'en fait, on ne s'apperçoit pas que ces Ecailles y augmentent de prix. On y trouve encore en bien des endroits, à trois ou quatre pieds dans terre de grandes Carrières d'une Pierre grisâtre, dont on pourroit faire de la Chaux. Néanmoins, comme elle ne feroit pas si bonne ni si blanche, que celle d'Ecailles d'Huitres, on n'y en fait point. Au reste, il n'y a aucun caillou parmi les terres. Mais nous ajouterons icy, en passant, qu'il y a déjà à Charlestown quelques maisons bâties de cette pierre, laquelle a même cecy de particulier, que quand on la tire des Carrières, dont le Pais est rempli, elle se coupe presque aussi facilement que si c'étoit du fromage; mais lors qu'on la laisse une Année ou deux exposée au Soleil elle devient dure comme si c'étoit du Roc. On aime cependant mieux y faire des Bâtimens de brique, au lieu de pierre, parce qu'on trouve presque dans toute la Caroline, en creusant un pied ou deux de profondeur, une terre glaise, qui est très propre à faire de la brique. Il y a d'ailleurs quantité de maisons, de deux à trois Etages, qui sont presque toutes construites de planches, en dedans & en dehors, mais d'une manière si propre & si enjolivée, que c'est à peu près tout de menuiserie. Entre ces planches, on fait encore une petite muraille, afin de tenir la maison plus au frais en Eté, & de pouvoir mieux résister aux pluyes, aux vents, ou aux gelées de l'Hyver.

Voici encore quelques difficultez que l'on forme sur le dessein que nous avons de bâtir d'abord une Ville. Nous les joignons & nous les étalons toutes ensemble, afin de les mieux résoudre. *Pour bâtir une Ville*, dit-on, *il faut une grande commodité d'avoir des planches, des madriers, & d'autres bois de sciage. On n'ignore pas que les poutres, & autres pièces d'équarrissage, se font & se travaillent à la main. Mais s'il falloit faire les planches à force de bras, cela seroit d'une peine & d'une dépense infinie. Si cependant le terrain de Purrysbourg est une plaine, on y sera sans secours de Machines à eau, & il n'y aura pas de long tems des ouvertures assez étendues pour donner l'air nécessaire à des Machines à vent.*

Pour peu qu'un homme soit vigoureux, il pourra très aisément aux environs de Purrysbourg, abattre, dans une semaine, tout

tout le bois d'un Acre de terrain : Desorte qu'en fort peu de tems, si la troupe y étoit seulement d'une Centaine d'hommes, on y feroit une ouverture plus que suffisante pour y construire quantité de Moulins à vent. Mais si l'on vouloit avoir d'abord des planches, il faudroit les faire scier à force de bras, ainsi que cela se pratique actuellement dans toute la Caroline, & même dans toute l'Angleterre. Lors qu'on réfléchit là dessus, qu'en Flandres, en Hollande, & généralement dans tous les Païs de plaines, il n'y a point de Rouages, pour scier des planches, madriers &c. on ne sera pas surpris qu'il n'y en ait pas non plus en Caroline. Mais comme il y a autour d'Amsterdam, peut être plus de deux cents Rouages à vent, qui ne servent tous à autre chose, qu'à scier du bois ; rien n'empêcheroit qu'on ne pût faire la même chose en Caroline. Et quand même cela ne se pourroit point, le sciage à bras ne seroit pas encore d'une aussi grosse dépense que bien des gens se l'imaginent : Car deux Nègres doivent scier par jour cent pieds de longueur sur un pied d'épaisseur : c'est leur tâche ordinaire. Ou bien encore, ceux qui ne seroient pas en état de supporter ces fraix, pourroient construire des maisons avec du Bardeau [i] qui ne leur coûteroit pas beaucoup, & ils ne laisseroient pas d'être encore assez bien logez.

(i) Petits
ais minces
& courts
qui servent
à couvrir
les maisons
& à d'au-
tres usages.

Quant aux terres, on nous demande, si un homme qui auroit, par exemple, une femme & quatre Enfans, aura pour luy & pour sa famille trois cents Arpens, ou seulement cinquante pour tous ?

La Déclaration du Roy, dont nous avons rapporté le précis, page 1. & 2. ne nous paroît pas obscure. Elle dit, que le District de chacune des onze Villes qu'on doit bâtir, contiendra 20. Mille Arpens, & sera divisé en portions de 50. Arpens, pour chaque homme, femme, ou Enfant, d'une famille. Nous avouons que nous n'avons pas crû devoir demander aucune explication là dessus. Car ce mot de *chaque* doit être appliqué à la femme & aux enfans, aussi bien qu'à l'homme ; & si le Roy l'eût entendu autrement, il n'auroit pas manqué de dire, que soit qu'un homme eût femme & Enfans, soit qu'il n'en eût point, on ne luy donneroit que 50. Arpens pour toute sa famille.

Autre question qu'on nous fait : Le papier dont on se sert dans la Caroline, à la place de l'Argent, sera-t-il reçu en paiement pour

pour les Censés foncières, & sur quel pied, ou dans quelle proportion le sera-t-il ?

Nous répondons, que ce papier établi en Caroline est reçu dans toutes sortes de payemens, comme si c'étoit des Ecus ou des Guinées d'Angleterre. Bien plus, on préfère d'ordinaire ce papier à l'argent comptant. La seule différence qu'il y a, ainsi qu'on l'a déjà expliqué dans la Relation, c'est que le Cheling d'Angleterre vaut sept Chelings en Caroline, qui font sept batz monnoye de Neufchatel en Suisse.

On s'informe, Si les 400, Livres sterling, & les Vivres accordés à Monsieur Purry seront pour lui seul, ou si le tout doit servir au transport par Mer & à l'entretien des nouveaux Planteurs ; & si ceux cy seront comptables à mondit Sr. Purry de leur transport & de leur entretien ?

Toutes ces questions seront parfaitement éclaircies par l'Instruction & par les Actes que nous ajoutons à la fin de cet Imprimé : On y verra que ces 400, Livres sterling que la Province s'est obligée de donner à Monsieur Purry, serviront à le dédomager de sa dépense & des fraix de son voyage ; que ceux qui iront en Caroline pour leur propre Compte payeront leur transport & leur nourriture sur le Vaisseau, mais non pas ceux qui n'y iront qu'en qualité de Domestiques ; & qu'à tous, quels qu'ils soyent, leur nourriture, pendant une Année après leur arrivée en Caroline, ne leur sera jamais mise en compte.

On souhaiteroit encore de savoir, si tout est pacifié de la part des Indiens ?

Nous pouvons assurer positivement qu'oui ; & que jamais la Province n'a été dans une plus profonde paix, ni dans une meilleure union, avec ces gens là, qu'elle est présentement. D'ailleurs on ne les y craint plus, parce qu'on est beaucoup plus fort qu'eux. Les Forts que l'on y a déjà construits, & que l'on y construira encore, mettent à couvert de leurs Incursions : Et c'est pour les reculer toujours plus dans le fond des Terres, que l'on a bâti ces Forts à une distance assez éloignée.

La Vigne, dit on, pourroit elle venir dans des plaines sablonneuses ? On croit communément, sur d'autres Relations, que ni le Froment, ni l'Indiga n'y réussissent pas. On dit la même chose des Oliviers.

Quoy

Quoy que le terrain de la Caroline soit sablonneux, on ne doit pourtant pas s'imaginer que ce soit tout de sable: Mais c'est un terrain mêlé de sable, & qui n'est même que de la terre toute pure dans bien des endroits. C'est une chose de fait & d'expérience, que la Vigne, le Froment, l'Indigo, les Oliviers &c. y viennent parfaitement: Et l'on ne sauroit dire le contraire sans blesser la vérité.

On nous objecte aussi, qu'il faudra cent sortes d'Outils & de provisions à la Colonie. Qui est ce qui les fournira à des gens qui n'auront rien? S'il faut qu'ils empruntent au dix pour cent, & qu'ils achètent chèrement des Marchands, ils seront obereux en moins de rien, & ne sauroient se relever à cause de la rareté de l'Argent.

C'est déjà une erreur de croire que l'on auroit besoin de cent sortes d'Outils pour former un établissement; car pourvu qu'un homme eût dans les commencemens deux ou trois hâches, avec une couple de pèles & de bèches pour remuer la terre; il ne luy faudroit guère autre chose. D'ailleurs, on trouve à Londres, dans un grand nombre de Magazins, toutes sortes d'Outils travaillez, soit pour Charpenterie, soit pour Menuiserie, ou pour toute autre Profession, beaucoup plus facilement, & à meilleur marché qu'on ne sauroit les avoir en Suisse. Qui plus est, il y a, sans exagération, plus de cinquante Boutiques à Charlestown même, où ces nouveaux venus pourront acheter tous les Outils nécessaires, à un prix qu'on peut dire assez raisonnable: supposant, comme nous faisons, que ce ne seront pas des gens tout à fait pauvres: Car pour ceux cy, on ne les recevroit pas.

Si ce Pays-là est si bon, disent quelques uns, ce n'est pas une punition d'y être transporté. On le pense pourtant ainsi en Angleterre, où l'on doit savoir ce qui en est.

Il est bien vrai que la Nation Angloise envoie, toutes les Années, quantité de Malfaiteurs dans les Colonies de l'Amérique, pour y être châtiés de leur mauvaise vie. Mais outre qu'on n'en reçoit presque point en Caroline & que la plupart de l'un & de l'autre sexe, sont transportez dans la Nouvelle Angleterre, la Nouvelle York, les Barbades, la Jamaïque &c. C'est que les Capitaines de Vaisseaux vendent le service de ces pauvres malheureux, pour un certain nombre d'Années, suivant qu'ils y ont été condam-

nez, pendant lesquelles ils ne gagnent rien, & ne font guère mieux traités que s'ils étoient des Esclaves. Voilà pourquoy c'est une punition pour eux d'être transportés en Amérique.

Puis que le Cotton vient si bien en Caroline, & sans doute, dit-on, naturellement, on est surpris de ce qu'il ne s'en transporte point du tout : Il coûteroit beaucoup moins de transport, que celui qu'on tire des Indes Orientales.

Afin d'arrêter cette surprise, nous n'avons qu'à remarquer, que l'on se trompe en supposant que le Cotton y croit naturellement. Il faut le cultiver ; à quoy jusqu'icy on ne s'est pas assez appliqué. Il y a bien d'autres choses qu'on pourroit tirer de la Caroline beaucoup plus précieuses que le Cotton, & qui ne laissent pas d'y être entièrement négligées : telles sont, l'Indigo, les Soyas, le Chanvre, le Vin &c. Les habitans du País, soit par paresse, soit par un défaut de lumières, se sont tellement accoutumés à la culture du Ris, qu'ils ne font presque autre chose : Ils n'auroient qu'à changer de manières, & alors nous espérons bien qu'ils auroient de toutes ces denrées en abondance, & qu'elles entreroient dans leur Négoce à leur grand profit.

On prétend encore, qu'il est impossible que les vers à soye réussissent bien dans un País, où souvent on éprouve en un seul jour les quatre saisons de l'année ; à moins qu'on ne les enferme exactement dans des Chambres : Mais, dit-on, il faudroit les avoir ces Chambres, & l'on ne sauroit les avoir de plusieurs Années. Il suffit que le Ver à soye brouie d'une feuille qui n'étoit pas bien sèche & chaude quand on l'a cueillie, pour qu'il périsse infailliblement.

L'expérience l'emporte sans contredit sur tous les raisonnemens. Il y a actuellement beaucoup de vers à soye en Caroline ; il faut donc bien qu'ils y puissent réussir. Il est vrai, que ceux qui y en élèvent, & qui en nourrissent, les tiennent généralement dans des Chambres : Mais outre que les nouveaux habitans peuvent très facilement, & en peu de jours, se procurer des chambres, avec du Bardeau, soit de chêne, soit de pin ; on aura tout le tems nécessaire, d'en construire d'autres, parce qu'il faudra, au moins, trois ou quatre années pour laisser croître des Meuriers blancs, & que pendant ce tems là, on aura du loisir de reste pour faire des Bâtimens de toutes façons. Ni sur cet article, ni sur plu-

plusieurs autres, nôtre intention n'a jamais été d'insinuer que l'on pût recueillir sur le champ tous les avantages que l'on a lieu d'attendre, dans la suite, du séjour en Caroline.

Comment se peut il, ont dit bien des gens, que, s'il y a dans la Caroline une quantité de Bestiaux aussi grande qu'on veut nous le faire croire, le Beurre s'y soit vendu jusqu'à douze Chelings la livre ? Cette cherté leur paroît tellement incompréhensible, que par cet endroit ils regardent nôtre Relation comme suspecte.

Nous ne nous attendions pas à nous voir faire une difficulté de cette particularité, que nous n'avons rapportée nous mêmes que comme une espèce de paradoxe & comme la preuve de ces autres faits non moins étonnans & dont cependant on a en partie des exemples en Angleterre même, savoir ; que les habitans du Païs ne font aucune provision de foin, qu'ils laissent toute l'année leur Bétail à la campagne & qu'ils n'ont point d'écuries. Cependant pour lever les soupçons & les embarras que cet endroit a causés, nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit. 1. Que jusques icy les Planteurs ont sur tout & presque uniquement envisagé le profit qu'il y avoit à faire sur le bétail du côté de l'accroissement & des chairs que l'on sale & qui sont d'un débit assuré : D'ela vient qu'on laisse les Veaux têter leurs mères tout aussi long tems qu'ils veulent & qu'on ne fait que peu de beurre. 2. Que la conduite des vaches dont on veut avoir le lait, demande plus de gens qu'il n'y en a eu jusques icy en ce Païs là, qui fussent propres ou que l'on voulût employer à ce travail : Mais sur tout 3. Que l'hyver de 1730. à 1731. a été le plus rude qu'on ait essuyé de mémoire d'homme, qu'il surprit tout le monde, que la cherté du beurre pendant cet hyver étoit aussi tout à fait extraordinaire & qu'il est même surprenant, que dans un Païs, où il n'y a point d'écuries, l'on pût pendant ce tems là avoir du beurre au prix dont il s'agit, quelque exorbitant qu'il nous paroisse : Le bétail ayant eu peine à trouver dequoy s'empêcher de perir de faim ; une bonne partie même, ainsi qu'on l'a dit, en étant morte effectivement.

Sur les raisons que nous avons alleguées des maladies auxquelles quelques uns sont sujets en Caroline, on nous demande, si l'on ne pourroit pas dire, que ce Païs là est trop chaud pour les Européens, & particulièrement pour les Suisses, & qu'il n'y a ni diète

ni précaution qui puisse parer aux incommoditez du Païs. On ajoute qu'on souhaitteroit de savoir, si les jeunes gens n'y résistent pas mieux que les personnes âgées.

Cette question nous frappe un peu à notre tour, & ne s'accorde pas bien avec la précédente. On n'auroit pas plus de raison de dire que le Païs de la Caroline est trop chaud pour les Européens, & particulièrement pour les Suisses, que si l'on soutenoit que la Sourie, nommée autrefois la Terre de Canaan, ne leur conviendrait point; Car il est certain, que c'est dans cette situation là précisément, qu'un Païs n'est ni trop chaud, ni trop froid, & qu'il est même d'une température d'air propre à toutes sortes de personnes. De sorte qu'on y voit quantité d'hommes & de femmes, d'un âge fort avancé, comme aussi des familles très nombreuses. Mais on auroit peine à décider, si les Jeunes gens n'y résistent pas mieux que les personnes âgées; parce qu'on y en voit mourir des uns & des autres, comme en Europe & par tout ailleurs.

Enfin, on nous prie d'expliquer, *si les nouveaux Planteurs ne sont point exems, du moins pour un tems, du paiement des Droits & Impôts qu'on lève sur les Nègres, Boissons & Marchandises, dans les lieux déjà peuplez & établis: Et si ceux qui y iront à leurs propres fraix, & qui n'auront rien reçu de la Province, seront autant chargez que ceux que l'on aura transportez, & pourvus gratis?*

A quoy nous repondons, que les nouveaux Planteurs sont ordinairement exems de payer, pendant un certain nombre d'années, l'impôt qui se lève sur les Nègres: Mais il n'en est pas de même à l'égard des marchandises. Personne n'est transporté gratis en Caroline, si ce n'est ceux qui y vont en qualité de Domestiques: & pour ce qui est de ceux qui vont s'y établir pour leur propre compte, ils ne sont pas moins chargez que les autres habitans.

A cette occasion, pour prévenir tout soupçon défavantageux, nous avons crû être obligez de déclarer icy très sincèrement, que ces derniers, qui se rendent en Caroline à leurs propres fraix, sont absolument libres d'y rester, ou d'en sortir dès les premiers jours de leur arrivée, & toutes les fois qu'ils le trouvent à propos. On ne les gêne pas plus pour y demeurer, que pour y aller. Il leur est permis d'en user comme bon leur semble. Mais on juge bien, que ceux qui y vont en qualité de Domestiques, doivent y accomplir

plier le terme de leur engagement, & qu'il ne seroit pas juste de leur permettre de s'en retourner auparavant. Dès qu'ils l'ont achevé, il ont aussi la même liberté que les autres.

Un autre préjugé dont on est imbû assez généralement, est celui cy, *il faut travailler dans ce Pais là ; il vaud donc autant travailler dans celui cy.* Mais, quoi ! se figure-t-on qu'on ne dût se transporter, que pour vivre dans la fainéantise, & dans une oisiveté totale ? Nous serions bien fâchez d'avoir avec nous des gens de ce honteux caractère. La seule & la grande différence qu'il y a entre ce Pais là & celui cy consiste en ceci ; icy, on travaille beaucoup, & l'on avance peu : Là avec moins de soins & de peines, on peut gagner incomparablement plus. On y aura d'abord une belle étendue de terres, qui peut produire beaucoup ; Mais sur tout, ceux qui auront du génie & de la capacité, peuvent espérer de faire fleurir dans nôtre Colonie, plusieurs sortes de Commerces, qui, soutenus de la Bénédiction du Seigneur, peuvent les conduire à une fortune assez considérable.

Au reste, il nous paroît encore nécessaire d'avertir, qu'à Charlestown il y a déjà plus de deux cents Magazins ou Boutiques, pour toutes sortes de marchandises, . quelles qu'elles soyent : Et que même on n'y refuse crédit à personne, jusqu'à une Année de terme, pourvu que l'on y soit en bonne réputation, & reconnu pour d'honnêtes gens.

Tout ce qui est contenu cy dessus, nous l'attestons encore par nôtre bonne foy, & comme étant la pure vérité. A St. Sulpy, le premier de Mars 1732.

JEAN PIERRE PURRY.

HENRY REYMOND de

St. Sulpy.

H

ACTES

ACTES

Mentionnez dans les Pièces qui précèdent

&

Traduits de l'Anglois. [k]

(k) L'O-
riginal An-
glois est en-
tre les mains
de M. Pury.

PREMIER ACTE

CAROLINE MERIDIONALE.

DANS l'assemblée générale commencée & tenue à Char-
leston le 20. de Janvier de la quatrième année du ré-
gne de notre Souverain Seigneur George Second, par
la grace de DIEU, Roy de la Grande Brétagne, de
France & d'Irlande, Défenseur de la Foi &c. &c. L'an du
Seigneur mille sept cents & trente: Et depuis continuée par di-
verses prorogations & ajournemens, jusqu'au 20. d'Août mille
sept cents trente & un.

EXTRAIT D'UN ACTE, pour appliquer la somme de
cent quatre mille sept cents soixante & quinze livres, un Che-
ling, trois Sols, & un Fardin, au payement des dettes pu-
bliques.

Et de plus, d'un Bill passé par l'autorité susdite, pour que la
somme de cinq mille Livres par an, restante de celle de treize
mille & cinq cents livres par An, qui sera levée cy après sur
les droits, en vertu de l'acte intitulé, „ Acte pour accorder à
„ Sa Majesté un droit & impôt sur les Nègres, Liqueurs &
„ autres effets & marchandises, pour l'usage public de cette Pro-
vince „, soit appliquée & employée pendant l'espace de sept ans,
en

en commençant le vingt cinquième de Mars dernier , aux fraix d'arpenter & de mesurer des Territoires de Villes , & de payer le Passage , & d'acheter des Outils , des Provisions & autres choses nécessaires pour tous pauvres Protestans qui désireront de s'établir dans la dite Province ; C'est-à-dire , que la somme de deux mille huit cents livres , selon le cours moderne , qui est équivalente à celle de quatre cents livres Sterling , sera donnée à Jean Pierre Purry , quand il aura amené & débarqué dans cette Province cent hommes effectifs , capables , libres , & Protestans ; & de plus , telle autre somme d'argent qui sera nécessaire pour leur subsistence , & pour celle de leurs Familles , n'excédant pas le nombre de trois cents personnes en tout , pendant une année entière , à compter dès le jour de leur arrivée , & pour les pourvoir d'Outils , & d'Utenfiles ; & que le reste de la dite somme de cinq mille livres par an , pendant ledit espace de sept Années , sera appliqué & employé aux usages cy dessus mentionnez.

Ratifié le 20. d'Aoust 1731.

CAROLINE. MLE.

Ce que dessus est une fidèle Copie, prise sur l'Acte Original, dans la Bureau de la Secrétairie de cette Province. Examiné par nous le 14. de Septembre 1731.

Charl. Hart Secret.

Hen. Hargrave, Clerc du Conseil.

[N. B.] Cet Acte & les deux suivans sont joints ensemble dans l'Original.

H 2

SE

SECONDE ACTE

CAROLINE MÉRIDIONALE.

PAR SON EXCELLENCE ROBERT JOHNSON,
Ecuyer, Gouverneur & Commandant en Chef dans la
Province de la Caroline Méridionale, appartenante à Sa
Majesté.

PROCLAMATION.

D'AUTANT que par le 43. Article des instructions Royales que j'ay reçues de sa Majesté, Elle me donne le pouvoir & m'enjoint de marquer & séparer différens Territoires de Villes dans cette Province, sur la Rivière Atlantamaha, sur la Rivière Savanah & en d'autres Endroits, pour l'avantage & l'utilité de ceux qui viendront s'établir icy ; Et que par le 45. Article des dites instructions, il m'est ordonné de marquer les dits Territoires avec toute la diligence convenable, & d'empêcher que personne, prétendant avoir droit de prendre des terres dans la Caroline Méridionale, par des Octrois des Seigneurs qui en étoient ci devant Propriétaires, ne vint à s'emparer d'aucune Terre à six Milles aux environs des dits Territoires de Villes, en vertu des dits Octrois.

Et d'autant que le Collonel J. Pierre Purry a entrepris d'amener Cent familles Protestantes, pour les établir en cette Province ; & que dans cette vue, il a, par mon ordre & par celui du Conseil de sa Majesté, examiné, marqué, & séparé une certaine étendue de pais, de vingt mille Acres, qui est dans l'élévation de terrain du Grand Yamasée, sur la Rivière Savanah, de six Milles en quarré, sur les bords de la dite Rivière ; & que son intention & dessein est, de marquer dans la dite étendue de pais, une Ville & son Territoire, par luy nommée PURRYSBOURG, pour l'établissement des dits Protestants cy dessus mentionnez ; J'ay jugé à propos de publier la présente Proclamation, dessendant très

ex-

expressément à tous les Sujets de sa Majesté, & autres dans cette Province, de prendre quelque quantité d'aucun terrain que ce soit, dans l'espace de six Milles aux environs dudit Territoire ainsi marqué par le Collonel Purry comme il a été dit cy dessus: C'est pourquoy, cet avertissement public est donné pour que personne n'en prétende cause d'ignorance, & ne vienne à le transgresser à ses péils & risques.

Donné sous le sein de nôtre main, & le Grand Seau
de cette Province le premier de Septembre 1731. & la
cinquième année du Règne de Sa Majesté.

Par ordre de son Excellence

Charles Hart Secret.

DIEU SAUVE LE ROY.



CAROLINE MERIDIONALE.

PAR SON EXCELLENCE ROBERT JOHNSON,
Ecuyer, Capitaine Général, Gouverneur & Commandant
en chef dans la Province de la Caroline Méridionale ap-
partenante à Sa Majesté. A tous ceux à qui les pré-
sentes parviendront ; SALUT.

Soit notoire & manifeste par les présentes Lettres Testimo-
niales ; Que Charles Hart, Ecuyer, est présentement Sé-
crétaire & habitant dans cette Province de Sa Majesté, la
Caroline Méridionale ; & que Henry Hargrave, Gentil-
homme est Clerc de l'honorable Conseil de Sa Majesté dans la
dite

dicte Province : Qu'ainsi , toute foy & créance est , & doit être ajoutée à toutes leurs attestations , & aux écrits cy joints , comme étant de fidèles copies tirées de leurs Bureaux respectifs.

En foi dequoi nous avons signé les présentes de notre propre main , & y avons fait apposer le Grand Seau de cette Province de Sa Majesté : Le quatorzième de Septembre 1731. & la cinquième Année du Règne de Sa Majesté.

Signé,

ROBERT JOHNSON.

Avec le Grand Seau de la Province pendant au bas.

INSTRUCTION

Pour ceux qui auroient dessein d'accompagner le
soussigné Jean Pierre Purry en Caroline.

IL n'y a que deux moyens pour cela ; l'un d'y aller en qualité de Domestique ; l'autre de s'y établir pour son propre compte.

1. Ceux qui desireront de s'y rendre en qualité de domestiques , doivent être charpentiers de profession , ou vigneron , ou bons laboureurs.

2. Il faut , bien loin d'être dans une extrême pauvreté , qu'ils portent tous quelque chose avec eux , pour subvenir à leurs petits besoins , & qu'ils soient d'honnêtes gens.

3. Ils doivent avoir au moins trois ou quatre bonnes chemises , avec un bon habit sur le corps , chacun suivant son état , sans quoy je ne les recevrai pas.

4. Je leur donnerai cent Francs de gage par année , qui font cinquante Ecus petits , monoye de Neuschatel en Suisse.

Mais

Mais leurs gages ne commenceront à courir que depuis le jour qu'ils seront arrivés en Caroline.

5. Les bons Charpentiers auront jusqu'à quarante Ecus blancs par année; & l'on donnera même jusqu'à cinquante Ecus blancs à ceux qui seront les plus experts dans cette Profession.

6. Le tems de leur engagement sera tout au moins de trois années, à compter depuis le jour qu'ils seront arrivés en ce Pais là.

7. On leur fournira, à compte de leurs gages, dequoy se rendre de Suisse en Angleterre, jusques à ce qu'ils s'embarquent pour la Caroline.

8. Leurs appointemens leur seront payez fort régulièrement à la fin de chaque année: Pour sûreté dequoy ils auront tout le fruit de leur travail, & généralement tout ce que je pourrois avoir en Caroline, soit meubles, soit immeubles.

9. La nourriture & le logement depuis le jour de leur embarquement pour la Caroline, ne leur sera jamais mis en compte, non plus que le passage de la Mer.

10. On leur donnera, pendant le terme qu'ils seront en service, à compte de leurs salaires, l'argent dont ils pourroient avoir besoin pour s'acheter du linge, des hardes, & les autres choses qui leur seront nécessaires.

11. S'ils avoient le malheur de devenir malades, ils seront toujours logez & nourris gratis; mais leurs gages ne courront point pendant le tems qu'ils seront malades, ou qu'ils ne pourront pas travailler.

12. Ils serviront après le rétablissement de leur santé, le tems qu'ils auront perdu pendant leur maladie.

13. Ce qu'il faudroit payer, soit aux Médecins, soit aux Chirurgiens, leur sera mis en compte.

14. Le tems de leur départ de Suisse pour l'Angleterre sera fixé au commencement du mois de Juin prochain, & l'on tiendra des Navires prêts à les embarquer vers la fin du mois de Juillet suivant, afin de les rendre en Caroline le p'ûtôt qu'il sera possible.

A l'égard de ceux qui voudront aller s'y établir pour leur propre compte, il faudra qu'ils ayent au moins cinquante Escus-blancs chacun; parce que le passage de la Mer, y compris leur nourriture sur le Vaisseau, leur coûtera déjà vingt à vingt-cinq Ecus

Ecus blancs, & le reste de cet argent sera employé aux fraix du voyage, & à leur procurer diverses choses, qui leur seront absolument nécessaires.

Cependant, s'il s'en trouvoit quelques uns qui n'eussent pas tout à fait cette somme, Je leur prêterai une partie de ce qui pourroit leur manquer, moyennant que ce soient des gens convenables à mon Entreprise: Mais ils peuvent être entièrement assurez, que les vivres qu'on leur donnera la première Année en Caroline, ne leur seront jamais mis en compte.

Enfin, comme je serai obligé de donner des arrhes en Angleterre, afin d'y tenir des Vaisseaux tout prêts pour y embarquer la Troupe vers la fin du mois de Juillet; il faudra que tous ceux qui voudront m'accompagner dans mon entreprise, soit en qualité de domestiques, soit pour leur propre compte, remettent en main tierce, à Neufchâtel, deux Pistolles, qui font dix Ecus petits; afin que, si par hazard, lors qu'il s'agira de partir, ils venoient à changer d'avis, ou pour cause de maladie, ou par l'opposition de leurs Parens, ou par quelqu'autre prétexte que ce pût être, leurs arrhes, savoir dix Ecus petits, fussent perduës, au cas qu'ils ne se trouvassent pas en Angleterre, dans le tems que l'embarquement se fera. Mais s'ils partent, & qu'ils s'embarquent, les dix Ecus petits leur seront rendus; ne prenant cette précaution, que pour me dédommager des arrhes que j'aurai données aux Capitaines de Vaisseaux.

JEAN PIERRE PURRY.

